LES RÉPUTATIONS

Du même auteur

Les Dénonciateurs
Actes Sud, 2008
et Seuil, à paraître

Histoire secrète du Costaguana
Seuil, 2010
et « Points » n° 2875

Les Amants de la Toussaint
Seuil, 2011

Le Bruit des choses qui tombent
Seuil, 2012
et « Points » n° 3084

JUAN GABRIEL VÁSQUEZ

LES RÉPUTATIONS

r o m a n

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (COLOMBIE)
PAR ISABELLE GUGNON

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe*

Titre original : *Las Reputaciones*
© Juan Gabriel Vásquez, 2013
ISBN original : 978-958-758-524-7
Éditeur original : Alfaguara, Santillana Ediciones Generales, S.L.

ISBN 978-2-02-113919-8

© Éditions du Seuil, août 2014, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Justin Webster et Assumpta Ayuso

Comme quoi mêmes nez ne font pas mêmes hommes.

RODOLPHE TÖPFFER, *Essais d'autographie*

I

Face au parc Santander, Mallarino se faisait cirer les chaussures en attendant d'aller à la cérémonie qui aurait lieu en son honneur, quand il eut tout à coup la certitude d'avoir vu un caricaturiste mort. Le pied gauche dans l'empreinte en bois de la caisse du cireur, le bas du dos bien calé contre le coussinet du siège pour empêcher sa vieille hernie de se manifester, il avait tué le temps en parcourant les tabloïds locaux, dont le papier de mauvaise qualité noircissait les doigts et dont les gros titres en capitales rouges évoquaient des crimes sanglants, des secrets d'alcôve ou des extraterrestres enlevant des enfants dans les quartiers sud de la ville. La lecture de la presse à sensation lui procurait une sorte de plaisir coupable qu'il ne s'autorisait que lorsque personne ne le regardait. Mallarino songeait aux heures qu'il avait perdues là, abandonné à un délassement blâmable sous les parasols aux couleurs timides, quand il leva la tête et détourna les yeux des caractères d'imprimerie comme on le fait pour mieux sonder sa mémoire. Il eut soudain l'impression de voir pour la première fois les grands immeubles, le ciel

toujours gris, les arbres qui craquelaient le bitume depuis des temps immémoriaux. C'est alors que c'était arrivé.

La scène dura une fraction de seconde : la silhouette traversa la Carrera Séptima en costume sombre, coiffée d'un chapeau à large bord, le nœud papillon défait, puis tourna à l'angle de l'église San Francisco et disparut. Pour ne pas la perdre de vue, Mallarino se pencha en avant et retira son pied de la caisse au moment précis où le cireur approchait son chiffon du cuir du soulier, laissant une trace oblongue de cirage sur sa chaussette : un œil noir qui le scrutait d'en bas, aussi accusateur que les yeux mi-clos de l'homme. Mallarino, qui n'avait jusqu'alors vu le cireur que du haut de son siège – les épaules de son bleu de travail constellées de pellicules fraîchement tombées, le crâne dégarni par une impitoyable calvitie –, découvrit son nez sillonné de veinules, ses petites oreilles décollées, sa moustache blanche et grise comme la fiente des pigeons.

« Excusez-moi, lui dit Mallarino. J'ai cru voir quelqu'un. »

L'homme reprit son travail et continua d'appliquer le cirage par petites touches adroites sur l'empeigne de la chaussure.

« Dites, je peux vous poser une question ?

– Allez-y, monsieur.

– Vous avez déjà entendu parler de Ricardo Rendón ? »

En bas, un silence s'installa, le temps qu'une ou deux incertitudes traversent l'esprit du cireur.

« Non, ça ne me dit rien, monsieur. Si vous voulez, tout à l'heure, on pourra demander aux collègues. »

Les collègues. Deux ou trois d'entre eux commençaient

déjà à mettre de l'ordre dans leurs affaires. Ils pliaient leurs sièges, leurs chiffons et leurs peaux de chamois, rangeaient leurs brosses aux soies ébouriffées et leurs boîtes de cirage bosselées dans des caisses en bois et, au milieu du vacarme de la circulation du soir, l'air résonnait d'un cliquetis métallique et des couvercles en aluminium refermés avec force. Il était seize heures cinquante. Depuis quand les cireurs du centre-ville avaient-ils des horaires fixes ? Mallarino les avait dessinés plus d'une fois, surtout au début de sa carrière, lorsque gagner le cœur de Bogotá, s'y promener à pied et s'y faire cirer les chaussures était une manière de prendre le pouls de cette cité électrique, de se sentir le témoin direct des sujets qu'il traitait. Tout avait beaucoup changé : Mallarino avait changé, les cireurs aussi. Il n'allait presque plus en ville et avait pris l'habitude de regarder le monde sur des écrans et dans les pages des journaux, de laisser la vie venir à lui au lieu de la poursuivre jusque dans ses recoins les plus secrets, à croire qu'il estimait que son mérite l'y autorisait et qu'à présent, après tant d'années, c'était à la vie de venir le chercher. Les cireurs n'occupaient plus leur lieu de travail – deux mètres carrés d'espace public – en vertu d'un pacte d'honneur, mais de leur appartenance à un syndicat : le paiement d'une cotisation mensuelle, la possession d'une carte dûment plastifiée qu'ils exhibaient à la moindre provocation. Non, la ville n'était plus la même. Pourtant, quand Mallarino constatait ces changements, au lieu d'être nostalgique, il éprouvait la curieuse envie d'arrêter la progression du chaos, comme s'il pouvait stopper sa propre entropie intérieure, la lente oxydation

de ses organes, l'érosion de sa mémoire reflétée dans la mémoire érodée de la ville : le fait que, par exemple, plus personne ne sache qui était Ricardo Rendón, mort depuis soixante-dix-neuf ans, qui venait de passer devant lui, à pied. Comme tant d'autres personnalités, le plus grand caricaturiste colombien avait été englouti par l'insatiable faim de l'oubli. *Moi aussi, un jour on m'oubliera*, songea Mallarino. Alors qu'il retirait son pied de l'empreinte et y plaçait l'autre, tout en secouant le journal (d'un habile tour de poignet) pour qu'une page froissée reprenne son aspect d'origine, Mallarino se répéta à part soi : *Oui, moi aussi on m'oubliera. Mais pas avant des années.*

« Et Javier Mallarino ? » s'entendit-il dire à cet instant.

Le cireur mit un moment à se rendre compte que la question lui était adressée.

« Oui, monsieur ?

– Javier Mallarino, vous savez qui c'est ?

– Oui, l'humoriste qui dessine dans les journaux, répondit l'homme. Mais il ne vient plus par ici. Il s'est lassé de Bogotá, en tout cas, c'est ce qu'on m'a dit. Ça fait longtemps qu'il vit en dehors de la ville, dans la montagne. »

On se souvenait donc encore de cela, ce qui n'avait rien de surprenant : il avait déménagé au début des années 1980, avant que n'explose la vague de terrorisme, à une époque où les gens n'avaient aucune raison de vouloir quitter la capitale, si bien que la nouvelle avait fait le tour du pays. S'attendant à ce que le cireur dise quelque chose, lui pose une question ou lâche une exclamation, Mallarino étudia la peau de son crâne, une zone dévastée avec quelques

cheveux par-ci par-là, des taches qui trahissaient des heures passées au soleil : des parcelles cancéreuses en puissance, l'endroit où une vie commençait à s'éteindre. Mais l'homme n'ajouta rien de plus. Il ne l'avait pas reconnu. Dans quelques minutes, Mallarino allait recevoir l'ultime consécration, l'orgasme qui correspondait à un long coït de quarante ans avec son métier, et il accepterait cet hommage sans pouvoir s'empêcher de trouver surprenant qu'on ne le reconnaisse pas dans la rue. Ses caricatures politiques l'avaient élevé au rang que Rendón occupait au début des années 1930 : celui d'une autorité morale pour la moitié du pays, d'ennemi public numéro un pour l'autre moitié et, aux yeux de tous, d'homme capable de faire abroger une loi, contrarier le jugement d'un magistrat, renverser un maire ou menacer sérieusement la stabilité d'un ministre avec pour seules armes du papier et de l'encre de Chine. Pourtant, dans la rue, il n'était personne, *il pouvait continuer de n'être personne* car les caricatures, contrairement aux chroniques d'aujourd'hui, n'étaient pas assorties de la photo de leur auteur : pour le commun des lecteurs, elles arrivaient toutes seules, sans rapport avec celui qui les avait faites, comme une averse, comme un accident.

L'humoriste. Oui, c'est ce qu'était Mallarino. *L'humoriste a ses humeurs*, avait écrit un jour, dans le courrier des lecteurs, un politicien blessé dans son amour-propre. Ses yeux se posaient à présent sur la population du centre : le vendeur de billets de loterie assis sur le muret de pierre, l'étudiant qui attendait un minibus à destination du nord de la ville et qui se retournait par instants pour observer par-dessus son épaule, le couple immobile au milieu

du trottoir, homme et femme, tous deux employés de bureau, tous deux vêtus de bleu marine et d'une chemise blanche, qui se tenaient par la main sans se regarder. Tous auraient réagi en entendant son nom – avec admiration ou répulsion, jamais avec indifférence –, bien qu'incapables d'identifier son visage. S'il commettait un crime, nul ne serait en mesure de le désigner dans la rangée des suspects habituels : oui, j'en suis sûr, c'est lui, le numéro cinq, le barbu, le mince, le chauve. Pour eux, Mallarino ne présentait aucun signe particulier, et les quelques lecteurs qui l'avaient rencontré au fil des ans avaient manifesté leur surprise : je ne vous imaginais pas chauve, ni mince ou barbu. Sa calvitie était de celles qui n'attirent pas le regard ; quand il croisait quelqu'un qu'il n'avait vu qu'une seule fois, Mallarino entendait souvent les mêmes commentaires déconcertés : « Vous avez été toujours été comme ça ? » ou : « C'est bizarre, je ne l'avais pas remarqué quand nous nous sommes rencontrés. » C'était sans doute dû à son expression, qui happait l'attention comme un trou noir happe la lumière : ses yeux aux paupières tombantes derrière ses lunettes, empreints d'une sorte de tristesse permanente, ou sa barbe dissimulant son visage comme le foulard d'un hors-la-loi. Une barbe qui avait un jour été noire et qui, bien que toujours abondante, grisonnait à présent : un peu plus à hauteur du menton et sous les pattes, un peu moins sur les côtés du visage. Peu importait : elle le camouflait encore et Mallarino restait difficile à identifier, un être anonyme dans les rues populeuses. Cet anonymat lui procurait un plaisir puéril (semblable à celui d'un enfant qui se cache dans des pièces

interdites) et rassurait Magdalena, qui avait été sa femme en des temps désormais lointains. « Dans ce pays, on tue des gens pour moins que ça, lui disait-elle lorsqu'un de ses dessins étrillait un militaire ou un narcotrafiquant. Je préfère que personne ne sache qui tu es ni comment tu es. Je préfère que tu puisses aller acheter du lait sans me faire un sang d'encre si tu as du retard. »

Il balaya du regard l'univers du parc Santander à la tombée du soir. Il ne lui fallut qu'un court instant pour apercevoir trois personnes lisant le journal, son journal, et il songea que toutes trois jetteraient bientôt ou avaient déjà jeté un œil sur son nom écrit en caractères d'imprimerie, puis sur sa signature, la majuscule bien dessinée qui s'égaillait ensuite en un désordre de courbes et finissait par se désintégrer dans un coin, triste sillage d'un avion en chute libre. Tout le monde connaissait l'espace que sa caricature avait toujours occupé : très exactement au centre de la première page de la rubrique « Opinion », l'emplacement mythique consulté par tous les Colombiens quand ils veulent détester leurs hommes politiques ou découvrir pourquoi ils les aiment, le grand divan collectif d'un pays passablement malade. C'était la première chose qui attirait le regard quand on arrivait à cette rubrique. Le filet noir, les traits fins, la ligne de texte ou le court dialogue sous l'encadré : la scène qui sortait chaque jour de sa table à dessin et était encensée, admirée, commentée, mal interprétée, récusée dans une colonne de ce même journal ou d'un quotidien concurrent, dans le courrier offusqué d'un lecteur en colère ou lors d'un débat à une émission de radio matinale. C'était un pouvoir terrifiant, oui. Il fut un